

Le Monde des débats, sept 1999

JE EST UN AUTRE...

Pour la première fois depuis vingt ans, où le déclin de la "textualité" suscita retour à la fiction, permissivité formelle et confusion, un vrai courant littéraire s'affirme en France. Portée par de l'air du temps, l'auto-fiction n'a a priori pas de programme déclaré. Elle revendique juste la nette prééminence d'un narrateur, identifié sans ambiguïté à l'auteur, qui ambitionne de tout dire sur lui-même. Sujet incontesté de roman, ce dernier ne cultive, contrairement au Culte du Moi de la fin du siècle précédent, ni la dérision décadentiste ni le goût du style, ni la distance. Les trois parrains qu'il revendique sans toujours les nommer savaient pourtant la manier - la première exceptée: Marguerite Duras, grande prêtresse de son propre culte, Thomas Bernardt, évangéliste du moi incarcéré, Hervé Guibert, Saint-Sébastien de son intime cruauté¹.

Brute de coffrage, ignorant les allers-et-retours qu'autrui nous impose - et parfois nous offre-, cette littérature est brouillée avec la dialectique et la durée. Refusant et l'imaginaire et le symbolique, elle s'oblige à tout miser sur une instantanéité hallucinée -sauf quand elle veut bien s'élargir à toute une communauté, comme Marc Weitzmann précisément dans *Chaos*², entreprise complexe et ironique impliquant toute une famille juive....

Il y a d'autant moins de raison que ce courant n'engendre pas de vrais livres qu'il a déjà trouvé, en Christophe Donner, un porte-parole ludique, dont la vitalité littéraire fait allègrement passer la pilule egolâtrique. Plus

¹Il faudrait ajouter Serge Doubrovsky, qui porta jusqu'aux plus extrêmes conséquences les effets de l'auto-fiction dans sa vie privée, sa femme étant morte peu après la lecture d'un de ses livres.

²Serge Doubrovsky, son oncle dans la "vraie vie", y devenait une victime en abyme du procédé...

généralement, c'est dans la galaxie *gay* qu'il paraît le plus à sa place, la brièveté et le narcissisme assumés des échanges mettant le narrateur à égalité avec ses partenaires, loin de toute amertume. Mais plus ce courant se propage, et plus il sert d'exutoire à des ego asphyxiés, grattant avec une sèche application leurs plaies. Issus de la culture du "Me myself and I", beaucoup de ces narrateurs - mais plus souvent désormais de ces narratrices - semblent avoir perdu le goût du plaisir. Est-ce leur effort désespéré pour se doter d'un moi auto-suffisant? Ils défendent leur autarcie en attaquant rétrospectivement tous ceux qui prétendirent s'approcher d'eux.

D'une violence parfois marquante, ils/elles se plaignent de viols caractérisés, d'incestes précoces, d'atteintes intolérables à leur moi sacré, que personne n'oserait mettre en doute - puisque officiellement rien ici n'est "inventé" - mais qui sont trop systématiques pour être vraiment touchants³. Ils/elles dénoncent nommément, quand l'avocat de l'éditeur l'autorise - ils ont souvent des célébrités dans leur entourage -, quiconque a pu les faire souffrir, tout en vomissant ceux/celles qui tentèrent de les faire jouir. D'un ressentiment affiché, d'une agressivité de pitt-bull, ces vraies-fausses victimes pratiquent une délation rapprochée qui finit par mettre mal à l'aise...

La brouille devenant la preuve un peu mesquine qu'on a bien dit toute la vérité, il/elle se condamne à terme, pour tenir ses promesses radicales, à une fâcherie généralisée. Remplir seul tant de rôles - auteur, personnage et narrateur -, n'étant pas de tout repos, cette surenchère permanente, on le pressent, pourrait le/la mener à la folie. C'est bien la force des meilleurs passages du livre en boucle de Christine Angot : réduisant à l'os tout rival, tournant déjà la broche où elle veut toujours griller, sa narratrice semble prête au sacrifice suprême pour prouver sa supériorité dans ce genre. C'est ainsi que renaissent les réflexes sacrificiels du Romantisme...

³On a parfois du mal aussi à croire au caractère irrésistible de certains narrateurs gays, couverts d'amants.

Ayant fait le vide autour de soi, l'auto-fictionneur s'impose pour finir en monade pleurant sur ses ruines. "L'immense douleur qui n'accouche de rien", constate la Horsita de Laurette Nobécourt. "Ma nullité, mon rien, mon minimum d'être humain", lui répond Christine Angot, qui finit par retourner contre elle son lance-flammes. Miroirs de la solitude narcissique de masse, ces livres témoignent aussi d'une sorte de frigidité larvée⁴ qui résonne comme un appel muet à la révolte. Mais Houellebecq avait déjà vendu la mèche, sur ce point⁵.

Certains défenseurs de la grande fiction arguent, pour combattre cette tendance, du vieil interdit biblique frappant l'idolâtrie et le culte du moi. Ce n'est évidemment pas mon propos⁶. Je voudrais juste souligner le côté "littéral" d'un courant qui tend à ignorer que "je" n'est pas "moi", comme à nier l'autre jusqu'à l'intérieur de soi. Et qui, en se constituant en genre, exhibe déjà ses conventions. D'autant que son péché mignon, juste après le dolorisme, est un certain populisme, la culture comme la fiction n'étant jugées ni assez "vraies", ni assez organiques.

Il serait enfin dommage que ce courant monopolise, par sa cohérence et son agressivité, l'attention d'un lectorat dérouté par la surproduction. Car il existe des tentatives plus amples, complexes et polyphoniques, dont Antoine Volodine et Leslie Kaplan ont donné l'exemple, à cette rentrée. Des livres à plusieurs dimensions, plus difficiles et longs à lire, mais qui font entendre à leur façon le bruit du monde. Comme le dit Marc Petit, à juste titre cette fois : "L'imagination, l'inventivité, (sont) portées aux nues par la critique parisienne dès qu'il est question d'auteurs étrangers, mais jamais dans le cas d'écrivains de langue française..."

Impatiente de fabriquer de la célébrité, la presse a bien une responsabilité dans l'affaire: elle favorise les

⁴"Sèche comme le désert", dit encore Laurette Nobécourt de sa Horsita.

⁵Christine Angot - comme ce dernier - a des phrases peu aimables pour les Noirs. Serait-ce leur supposée santé sexuelle qui irrite?

⁶C'est celui de Marc Petit dans son Eloge de la Fiction (Fayard) : mais la moitié de la littérature française - pour s'en tenir à elle- finirait au bûcher, de Montaigne à Jouhandeau...

auteurs dont les livres assurent déjà la promotion, en clamant leur désir de célébrité. Plutôt que d'analyser elle cite, profitant de la tendance à tout dire propre à l'ego-naturalisme ambiant - tendance qui impressionne toujours ceux qui n'ont que le droit de se taire. Citons, donc : "Je me réveille, je me lave, je prends une douche, je me fais un café, je fume une clope, je pense à la soirée d'hier, j'appelle J., je discute, je vois le flyer de la Jungle, je rigole...je ne suis pas aussi con que ça", note Nicolas Page dans "Je mange un oeuf"⁷. C'est plus léger à lire que les flamboyants "narrats" post-nucléaires d'Antoine Volodine, on l'admettra.

Bref, l'auto-fiction existe, comme courant et comme symptôme. On lui souhaite néanmoins, pour surmonter la surchauffe narcissique qui la menace, comme l'impression de "terre brûlée" qu'elle laisse parfois, d'avoir recours à cette imagination que Donner condamnait encore l'année dernière - ou à s'ouvrir à une forme littéraire d'altérité : une des grandes références en la matière reste après tout Philip Roth, qui manipule magistralement des personnages qui ne se réduisent pas tous à lui⁸.

Claude ARNAUD

Critique littéraire au "Point".

Dernier roman paru : Le Jeu des Quatre Coins.
Grasset. 1998.

⁷"Rayon Gay". Balland

⁸ Qu'on en juge par le début d'Opération Shylock : "J'ai appris l'existence de l'autre Philip Roth en janvier 1988, quelques jours après le nouvel an, par un coup de téléphone à mon cousin Apter. Il m'appelait à New-York pour me dire que la radio israélienne avait annoncé que je me trouvais à Jérusalem et que j'assistais au procès de John Demjanjuk...le bourreau de Treblinka...D'après sa logeuse, j'étais apparu brièvement la veille sur des écrans de télévision".